

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 16

Artikel: Idylle
Autor: M.-E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214653>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

m'est plus précieux que la plus belle victoire. Je n'ai eu en vue dans l'Acte de médiation que vos intérêts, quand je l'ai discuté avec vos députés; j'ai été par la pensée un de vos concitoyens. Assurez le peuple de votre canton que, dans toutes les circonstances, il peut compter qu'il me trouvera toujours dans les mêmes sentiments. Oubliez toutes vos anciennes querelles, et comptez sur le désir que j'ai de vous donner des preuves de l'intérêt que je vous porte.

La sympathie dont Bonaparte entourait les cantons démocratiques et plus spécialement celui de Vaud est bien connue.

Quand le landammann de la Suisse, Aloys Reding, se rendit à Paris pour y travailler en faveur du parti aristocratique et féodal de la Confédération, il voulut sonder l'opinion de Bonaparte touchant la possibilité du retour du Pays de Vaud à Berne. Le Premier Consul l'arrêta vivement : « Ceci est mon sang », lui dit-il... « Le soleil retournera plutôt de l'Occident à l'Orient, que le Pays de Vaud à Berne. Sachez bien cela et tenez-vous pour averti ». (23 janvier 1803).

Il ne serait pas sans intérêt de citer d'autres correspondances de même nature échangées à la même époque entre divers cantons suisses et celui qui fit trembler l'Europe. Mais le cadre de ce petit article ne nous y autorise pas.

Les temps modernes ont enfanté deux génies : le Petit Caporal, comme l'appelaient les soldats de l'armée d'Italie et Woodrow Wilson, digne représentant de l'Amérique... bourgeois d'honneur de Lausanne. L'ambition a perdu le premier — à 116 ans de distance, l'histoire ne se répète-t-elle pas ? — Bien des regards et bien des espoirs convergent vers le second et vers la France, fille de la civilisation.

(A suivre).

Idylle. — Entendu, un soir de printemps, sur le quai d'Ouchy :

Lui : — Ainsi vous ne voulez épouser qu'un homme qui serait devenu célèbre. Mais encore voudrais-je savoir dans quel domaine ?

Elle : — Dans l'exploration de terres inconnues. Je donnerais ma main à un voyageur qui irait très loin, très loin, et qui... ne reviendrait plus. Si vous voulez tenter la chance... — M.-E.

KEMIN BÉNONI L'A GAGNI ON PAR DÉ BOTTETS

*Patois fribourgeois (vallée de la Glâne)
(Koueltzou).*

BÉNOÏT dé la Dzallia iret on pouro tire-lugnu. Sa dona iret mouârta in lou betin au mondou et lou piti iret-z-a aléva à l'épe-tau. Kemin sti bouébou iret pâ tru réveilli, lé dzin l'y dezan Bénôni et chi nou l'é iret sobrà.

Bénôni avey aprey lou mitry d'écoffey; l'al-lâvet pé bi pé pou, son sut é rein et sa chôla su lout sat, tautou sé tautou lé, pey lé mézou io lou demandâvau por ouna koja. A fouarthe d'ékonomizâ, l'avé pu atzetâ ouna pitita kabutze; mâ kan on a ouna mézon, y fau ouna meina-dgyre. Et Bénôni vouétivet apri sin dessé delé. L'avé fourney pé trovâ ouna grahiâza, brava dzin, mâ pouta kemin lé péthi kapitau. Lé-z-ami à Bénôni lé dezan : « Kemin po shou prendre ouna fillé bin tan pouta ke fâ à veri delé ? » — Mâ lou kakapédze répondey : « — Sin mê fâ rin; lé-z-écoffey modou dévan dzoâ et révignou kan l'et né. »

Sti Bénôni iret drôlou; on arey de ke son vintrou iret tot pleïn dé renaillet. Tot in tapin son kuet y lâchivyvet dé gaz pé demi-dodzanno à la felâie. Vo pouadé creyre se lé dzin rizau dé sta brijou. On dzoâ, lou maifre dé la mézon io Bénôni kozai l'é di : « Se te pâ fère dodzet p... l'on apri l'ôtrou, te pori té tailli on pâ dé botté din lou kuey. Et lou bâgrou dé kakapédze n'in d'a sailley tiendzet.

DJAN-DZATIET.

PAQUES

La coutume des œufs.

Il y a déjà quelques années, la *Revue du dimanche* publiait, sur la coutume des « œufs de Pâques », les renseignements intéressants et, croyons-nous, peu connus que voici. C'est le jour de les rappeler.

Voici en quoi consistait cette très ancienne coutume :

Le vendredi saint ou le jour de Pâques, les fidèles allaient à l'église offrir et faire bénir des œufs, qu'ils envoyaient ensuite à leurs parents et amis : ces œufs étaient généralement teints en rouge ou en bleu ou bariolés de diverses autres couleurs.

Le Grand d'Aussy, rapporte que dans beaucoup de provinces, l'un des jours de la semaine de Pâques, les étudiants des écoles, les clercs des églises, les jeunes gens de la ville, s'assemblaient sur la place publique au bruit des sonnettes et des tambours. Les uns portant des étendards burlesques, d'autres armés de lances et de bâtons, ils se rendaient avec un grand tapage de la place à la porte de la principale église, y chantaient *laudes*, après quoi ils se répandaient par la ville pour quêter les œufs de Pâques. En certaines provinces, cette procession des œufs était fixée au jeudi de la mi-carême ; mais comme on ne pouvait quêter d'œufs, l'usage en étant alors interdit, on donnait en place quelque autre denrée qui portait ce nom.

À la cour de France, on portait, après la grand'messe de Pâques, des œufs peints et dorés chez le roi, qui les distribuait à ses courtisans : cette pratique prit fin en France en 1752, mais elle subsistait récemment encore en plusieurs cours européennes, et notamment en Russie.

La raison de cette coutume fut, croyons-nous, le désir qu'avait l'Eglise de faire cesser chez les chrétiens l'habitude des étrennes de janvier, prohibées et qualifiées de « diaboliques » par le concile d'Auxerre (587). Les pays du Nord commençant l'an à Pâques, il était permis de penser que le peuple entrerait aisément dans ces vues ; les œufs de Pâques étaient donc des étrennes religieuses.

Le choix de l'œuf s'explique : au point de vue théologique, il symbolisait la résurrection et d'après saint Augustin, l'espérance ; à un point de vue plus humain, l'abstinence du carême s'étendant jadis aux œufs, ce devait être une réjouissance d'en reprendre l'usage.

Selon Jacques de Fonteny (1614), l'œuf de Pâques s'appelait primitivement « œuf lustral ».

Car il donne l'advison
De se lustrer au jour de Pâques
Où il faut que le chrétien vaque
A servir Dieu d'un cœur lavé
Où l'ord pesché ne soit trouvé.

L'Eglise, en cette institution, avait suivi d'antiques exemples : la plupart des peuples agricoles d'Europe et d'Asie célébraient la fête du nouvel an par ces envois d'œufs ; les Celtes prenaient même soin de les teindre en rouge.

De toute antiquité, il est d'usage en Perse de s'envoyer, la veille du jour de l'An, des œufs peints et dorés. Au rapport de Chardin, il en est qui coûtent jusqu'à trois ducats d'or la pièce.

Le roi en donne de cette espèce quelque cinq cents dans son sérail et on les présente dans de riches bassins aux principales dames. L'œuf est couvert d'or avec quatre petites figures ou miniatures très finement faites aux côtés. On dit que de tout temps les Persans se sont donné des œufs pareils au nouvel an, parce que l'œuf marque le commencement des choses.

Le jour de l'an, en Perse, le *Norouz*, était nommé « la fête des vêtements neufs », parce que ce jour on s'habillait à neuf, habitude que le moyen âge avait transportée à Pâques (dans *Roméo et Juliette* Mercutio dit à Benvolio :

« N'as-tu pas cherché querelle à un artisan parce qu'il portait son habit neuf avant les fêtes de Pâques ? ») ; et cette coutume d'étrenner ses habits à Pâques s'est perpétuée en Normandie et a donné lieu à ce dicton : « Si le jour de Pâques on n'étrenne rien, les pies vous croquent sur la tête. »

Des diverses provinces de France, la Normandie est une de celles qui a le plus heureusement conservé cette ancienne coutume des œufs de Pâques.

Dans les derniers jours de la semaine sainte, les petits paysans parcourent la campagne, chantant devant chaque maison une complainte sur la Passion, et en terminant gamins et paysans psalmodient à genoux l'hymne *O cruce, ave!* Les enfants présentent alors une croix, entourée de fleurs nouvelles et de buis bénit, et les habitants, après l'avoir baisée, donnent des œufs aux petits chanteurs.

Le samedi saint, les œufs *pâquerets* sont dans les campagnes une redevance annuelle des sacristains (des *sacristes* ou *custos* comme on les nomme) et des garçons meuniers, qui, en allant les quêter, souhaitent la bonne année — ce qui confirme l'opinion que nous avons précédemment émise sur l'origine de cette coutume. Dans les villes, les sonneurs viennent offrir de l'eau bénite en échange de quelque menue monnaie.

Le soir de ce jour, dans les campagnes et même dans les grandes villes comme Caen, des bandes de chanteurs se répandent par les rues et vont chanter devant les maisons la complainte suivante que nous avons exactement notée :

Séchez les larmes de vos yeux,
Le roi de la terre et des cieus
Est ressuscité glorieux.

Alleluia!

Si la porte tarde à s'ouvrir, ils continuent :

Réveillez-vous, cœurs endormis,
Pour prier le doux Jésus-Christ
Qu'il vous conduise en paradis.

Alleluia!

Donnez à ces pauvres chanteurs
Qui chantent les louanges du Seigneur;
Un jour viendra, Dieu vous l rendra.

Alleluia!

Si les chanteurs sont de joyeux drilles, ils ajoutent :

C'est pas des œufs que nous d'mandons
Mais c'est la fille de la maison,
S'il y en a deux nous choisirons.

Alleluia!

La porte reste close; on est sourd à leurs chants, ils se retirent en jetant ce couplet vengeur :

Perrette a mis la poule couvrir
Afin de ne rien nous donner,
Un jour viendra, l'diabl' l'emport'ra.

Alleluia!

Mais s'ils ont reçu quelque chose, ils remercient :

Nous vous r'mercions, ô gens d'honneur,
D'avoir donné à ces chanteurs.
Un jour viendra, Dieu vous l rendra.

Alleluia!

Ajoutons que les chanteurs feraient une forte grimace si on ne leur donnait que des œufs et que la moindre monnaie fait bien mieux leur affaire.

Enfin, le jour de Pâques, les paysans mangent à leur déjeuner les œufs *pâquerets*, coupés en rondelles et servis dans du lait bouilli de là vient peut-être le nom de « pâquerette » donné à la marguerite blanche, dont la corolle est blanche et dont les étamines sont jaunes.

Dans les villages alsaciens, la coutume de demander des œufs en chantant devant les portes subsiste également de nos jours.